



## Cahiers d'études africaines

181 | 2006  
Varia

---

### Walter, Jean-François. – *Apprentissage de l'Afrique. Peuples dogon et lobi en 1952*

Préface de Jean-Jacques Garas. Paris, L'Harmattan, 2003, 94 p.

Anne Doquet

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5914>  
ISSN : 1777-5353

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006  
Pagination : 250-252  
ISBN : 978-2-7132-2089-0  
ISSN : 0008-0055

#### Référence électronique

Anne Doquet, « Walter, Jean-François. – *Apprentissage de l'Afrique. Peuples dogon et lobi en 1952* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 20 avril 2019.  
URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5914>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

# Walter, Jean-François. – *Apprentissage de l'Afrique. Peuples dogon et lobi en 1952*

Préface de Jean-Jacques Garas. Paris, L'Harmattan, 2003, 94 p.

Anne Doquet

---

- 1 *Apprentissage de l'Afrique* n'est pas un manuel d'ethnologie, mais le récit d'une aventure : celle d'un jeune homme de dix-sept ans qui, fort d'une bourse Zellidja en contrepartie de laquelle il devait rédiger un rapport d'étude anthropologique des sociétés dogon et lobi, partit en 1952, accompagné d'un camarade, parcourir deux pays d'Afrique de l'Ouest durant sept mois. Son écriture simple traduit tant la naïveté d'un adolescent que son obstination à vouloir comprendre, décrire et relater les sensations et moments de vie qu'il a partagés sur l'autre continent. L'ouvrage est ainsi agréable à lire, et parvient à restituer des scènes et des ambiances, fortes en beauté pour certaines, en cruauté pour d'autres. Le texte bénéficie du point de vue d'observation inhabituel de son auteur, plongé au cœur du monde colonial sans être ni missionnaire, ni administrateur. Même si l'écriture se teinte parfois d'un esprit colonial inconscient – l'emploi du terme « négrillon » en constitue une illustration –, voire d'exagérations ou de caricatures, la candeur du jeune écrivain rend précieuses les descriptions de certaines atmosphères, notamment celles des rapports entretenus entre les Blancs dans une Afrique colonisée. Croulant sous les invitations de ses compatriotes, J.-F. Walter décrit l'aigreur de leur monde (mélancolie, désabusement, alcoolisme, débats creux et répétitifs...), mais aussi l'absence d'ouverture vis-à-vis du monde qui les entoure. Si, en France, les années 1950 connaissent l'amorce du mouvement de décolonisation tant dans les esprits que dans les faits, les agents sur le terrain ne font ici preuve d'aucune compassion vis-à-vis des sociétés dominées, pas plus que de recul par rapport au système qu'ils entretiennent. Les préjugés émis sur les deux sociétés que les adolescents comptent découvrir laissent voir le peu d'intérêt qu'ils portent à une Afrique qu'ils ne cherchent pas à connaître. Les portraits de quelques « vieux coloniaux » restent croustillants. La haute estime que le jeune auteur porte à l'inverse aux missionnaires, même si elle souffre d'un manque de

réflexion sur leur rôle et leurs stratégies, confirme la profondeur de leurs connaissances sur les cultures des sujets à convertir. Son âge rend pardonnable le manque de distance et de réflexion politiques de l'auteur, très affecté et indigné par la pauvreté, moins par la domination et l'oppression qu'exerce sa propre société sur l'Afrique qu'il découvre. De même, ses dix-sept ans ne peuvent conduire à une réflexion anthropologique poussée, malgré sa grande sensibilité pour la discipline et son inlassable volonté de comprendre les autres.

- 2 Ce que l'anthropologue peut regretter à la lecture de cet ouvrage est qu'il n'est pas un carnet de terrain à proprement parler. Ce que l'auteur présente dans sa préface comme « un carnet de route reproduit tel quel, sans notes, ajouts ou suppressions » (p. 6) est en fait le récit de son voyage dont il amorça la rédaction un an après son retour, comme il l'expliquait dans un entretien de 1955 reproduit en guise de préambule ; il y est précisé qu'il n'avait pris sur le terrain que des « notes très sèches ». Même si l'on sait que les journaux de terrain sont toujours l'objet de remaniements avant d'être diffusés et que l'éventualité d'une publication ultérieure en guide souvent l'écriture, le laps de temps écoulé entre le terrain et le texte ôte ici au récit une grande partie de l'intérêt que présente un journal, et amenuise notamment la neutralité qu'il semble dégager. Néanmoins, s'il ne faut considérer cet ouvrage comme un véritable carnet de route, il mérite tout de même l'attention des anthropologues, et ce à divers titres.
- 3 Le récit est tout d'abord émaillé de descriptions ethnographiques reconstituées à partir de prise de notes – à l'instar des travaux anthropologiques de l'époque –, qui peuvent être précieuses pour qui s'intéresse à certaines cérémonies dogon ou lobi (notamment les rites du Dyoro et les cérémonies funéraires) et à leurs évolutions. Certes, le travail de l'auteur reste descriptif et n'a pas la prétention d'une étude ethnologique accomplie. J.-F. Walter a néanmoins concentré tous ses moyens pour fournir des descriptions très précises dans les rapports qu'il devait remettre en contrepartie de sa bourse, notamment sur les couvertures funéraires dogons, un des rares sujets curieusement inexploité par l'ethnologie griaulienne. En même temps que des descriptions, son témoignage conserve des données graphiques rares, à l'image des peintures rupestres que l'adolescent a minutieusement dessinées et calquées, et dont on ne possède aucune autre reproduction alors qu'elles sont totalement effacées aujourd'hui.
- 4 Parallèlement, au-delà de ces informations ethnographiques qui ne sont pas négligeables, c'est l'épistémologie de la discipline que cet ouvrage vient inconsciemment enrichir. Le séjour des deux adolescents en pays dogon est en effet éclairant pour qui s'intéresse à la construction du savoir anthropologique africaniste. Ces deux jeunes Blancs venus faire « même travail que le professeur » (p. 73) suivent les traces du maître de l'ethnologie française et se voient livrer en quelques jours une somme de données impressionnantes. Comblant leurs informateurs de « cadeaux » (p. 77), orientant leurs questions en fonction de leur lecture préalable de la thèse de Griaule, ils parviennent à reconstituer en très peu de temps le contenu du mythe de création publié par Griaule dans *Masques dogons* (1938). Le jeune auteur décèle rapidement les astuces de ses informateurs pour lui extorquer quelques pièces suite à la transgression de soi-disant tabous (« la plupart des tabous sont faits pour cela !... Il n'y a que les bois sacrés et certains sanctuaires qui sont interdits » [p. 84]). Mais il ne semble pas discerner les raisons de l'aisance avec laquelle il obtient les réponses des villageois sur les questions cosmogoniques. (« Pourquoi s'étaient-ils intéressés à nous, nous avaient-ils raconté tout cela ? Je crois que nous les avons beaucoup intrigués. Jusqu'ici, seul "le Professeur", comme ils disaient, avait écouté leurs

récits ; et voilà que deux petits toubabs, qui n'avaient presque pas de barbe au menton, venaient poser les mêmes questions » [p. 77].) Le jeune homme ignorait que Griaule n'était pas le seul de leurs prédécesseurs, mais que des équipes entières avaient déjà questionné au fil de missions successives quelques habitants de Sangha. L'existence d'informateurs professionnels, passés maîtres dans l'art de déceler l'objet de curiosité des chercheurs et d'y répondre favorablement, n'était ainsi pas nouvelle. Le jeune homme obtient auprès des vieillards les réponses aux questions qu'il pose après avoir lu *Masques dogons*. Qu'en aurait-il été s'il connaissait Dieu d'eau ? Dans ce récit, toute personne s'essayant à une reconstruction diachronique des conditions d'exercice de l'anthropologie française peut puiser, çà et là, différentes informations qui ne relèvent pas seulement de l'anecdote ou du détail. Ambara, son principal interprète, devient au fil des pages un informateur, tout comme il changea de rôle dans les travaux des grands ethnologues. Il est d'ailleurs étonnant d'apprendre que ce dernier fut « invité » par Griaule, selon les propres termes de J.-F. Walter, pour être exhibé pendant l'Exposition coloniale et qu'il séjourna deux années en France avant de devenir *in situ* l'informateur principal de Griaule puis de Dieterlen. Aussi, l'expérience de J.-F. Walter illustre-t-elle un véritable marché ethnologique déjà établi dans les années 1950.

- 5 L'*Apprentissage de l'Afrique* constitue finalement un document original, du fait du travail ethnographique minutieux dont il est le fruit, mais aussi parce que la plume de Jean-François Walter fait exception parmi les témoignages de l'époque, beaucoup plus orientés du fait des engagements de leurs auteurs.